

P Théâtre des Halles Dans la solitude des champs de coton (pour public averti)



"Dans la solitude des champs de coton", c'est un texte d'une écriture précise, d'une belle écriture qui ne cède jamais au quotidien et tranche sur la situation. Le "dealer" parle comme un livre. Le "client" aussi. C'est une rencontre improbable, entre chien et loup, en un lieu de débâcle indéterminé.

Un petit fonctionnaire, lunettes, costume, cravate, sacoche, y rencontre un voyou, blouson en cuir, hirsute. Se reconnaître, échanger, des marchandises, des coups, des mots. Le temps de la rencontre, ces deux-là ne se lâchent pas. Ils ne se rouent pas de coups mais de mots. Ils s'entraînent au plus profond de leurs êtres, de leurs désirs incertains, inassouvis, se livrent à une lutte de pouvoir à forces égales, sans vainqueur.

Robert Bouvier et Pau Camus sont deux comédiens formidables. Le premier, personnage falot d'abord, se mue en faune, le second, animal, s'humanise. Les deux se minéralisent sous des masques d'argile. Il y a un troisième protagoniste, un batteur, Pierre-Jules Billon, qui interrompt l'échange, l'accompagne de rythmes le plus souvent rageurs, nerveux. Alain Timár nous propose une mise en scène qui a quelque chose de tellurique et de terriblement humain.



LE SPECTACLE DU JOUR

THÉÂTRE DES HALLES | Jusqu'au 29 "Dans la solitude des champs de coton", remarquable



La mise en scène de Timar, très plasticienne, renvoie les protagonistes à leur condition humaine. Photo Thomas O'BRIEN

Dense est la langue de Bernard-Marie Koltès. Forte et percutante, la mise en scène de Timar. À croire que le texte n'a été écrit que pour cette scénographie-là, et ces acteurs-là (prodigieux Robert Bouvier et Paul Camus). Dans une cour intérieure déserte, un dealer attend son client. Il apparaît soudain, malingre et trop propre sur lui, tout gêné d'être conduit par le besoin (son « désir ») vers un être qui le répugne. Ce qui se joue dans la minute du « deal » se trouve étiré jusqu'à l'insoutenable une heure et demie durant. Peur, sauvagerie, méfiance, dégoût et désir... Les instincts

primaires de l'Homme s'étaient aux yeux du public, au rythme d'une batterie qui le fait tressaillir. Peu à peu les corps parlent et se transforment. Inversant les rapports de domination. Pour finir sur une vision toute plasticienne, où les protagonistes, englués de glaise, nous renvoient à notre condition humaine. Remarquable.

Sonia GARCIA TAHAR

"Dans la solitude des champs de coton", au théâtre des Halles à 17h, jusqu'au 29 juillet. Relâches les lundis. Durée 1h30. Tarifs : de 15 à 22 €. Rens. : 04 32 76 24 51.

Vendredi 3 mars 2017

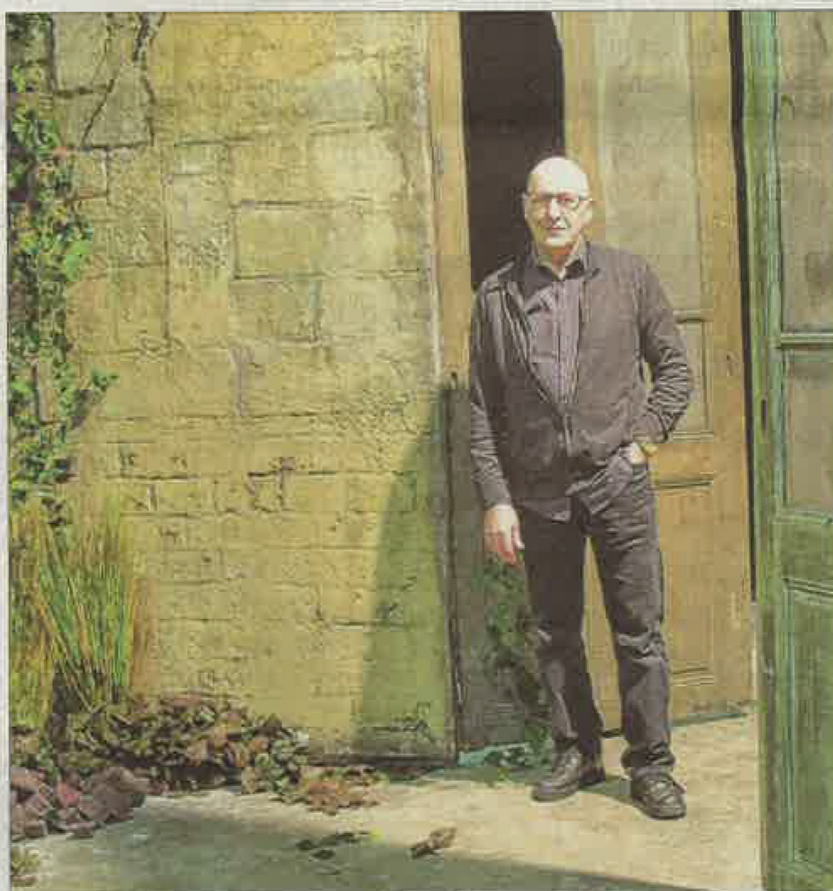
AVIGNON | "Dans la solitude des champs de coton" du 9 au 12 mars

L'œuvre de Bernard-Marie Koltès à l'honneur au théâtre des Halles

En avant-première du Festival Off 2017 et pour quatre représentations, le metteur en scène, Alain Timár s'empare du texte de Bernard-Marie Koltès "Dans la solitude des champs de coton" et propose, trente ans après la première des trois versions de Patrice Chéreau, sa vision contemporaine de ce texte majeur du répertoire contemporain, interprété par Paul Camus et Robert Bouvier... et le batteur Pierre-Jules Billon.

Bernard-Marie Koltès fait partie des grands auteurs du répertoire théâtral du XX^e siècle. Son écriture a marqué le théâtre contemporain de manière radicale.

"Dans la solitude des champs de coton" est une pièce basée sur l'argumentation de deux personnages l'un dealer, l'autre client et qui, dans l'obscurité, cherchent à se satisfaire mutuellement, tout en s'affrontant, tels des animaux juste avant le combat. Les liens se tissent autour du désir mais comment ? Une plongée vertigineuse dans l'archaïsme et l'altérité attend le public avignonnais avec cette



Alain Timár, directeur du théâtre des Halles, metteur en scène et plasticien, s'empare de l'œuvre de Koltès pour sa dernière création.

Photo Le DL/VA

création et qui, à n'en pas douter, fera beaucoup parler d'elle pendant la prochaine édition !

J.L.W.

"Dans la solitude des champs de coton" de Bernard-Marie

Koltès, mis en scène par Alain Timár avec Robert Bouvier et Paul Camus et le musicien Pierre-Jules Billon. Au Théâtre des Halles, les 9, 10, 11 mars à 20h. Le 12 mars à 16h. Location au 04 90 85 03 38.

OFF

Quête féroce dans la nuit étoilée

Alain Timar monte *Dans la solitude des champs de coton*, de Koltès, avec insolence et brio.

Envoyé spécial.

Dans une cour vaste, vestige d'une usine, entre des murs mangés d'une lépre désolante, le sol à demi dissimulé sous un amas de feuilles mortes, deux hommes surgissent. L'un en costume strict, cravaté, cartable de cuir brillant, coiffure impeccable, lunettes riches. L'autre portant un bonnet, un blouson informe, des godillots de marche ou de zone. Démarche féline, mains tendues, paumes ouvertes. Comme une offre, un men-songe. Ou les deux. Au fond, sous la même lumière d'une nuit incertaine, brille une batterie. Son souffle rythme la rencontre dont les spectateurs sont faits voyeurs. Cette respiration vibrante, rugueuse, Alain Timar, le patron du Théâtre des Halles, l'accorde au tempo des mots et des non de Bernard-Marie Koltès. « Très vite j'ai ressenti le besoin de ces frottements, de ces sons intimes », dit Timar. Le batteur, Pierre-Jules Billon, se glisse dans les interstices, souligne, renforce, brutalise le verbe et l'imaginaire de chacun.

Drogue, alcool, sexe

Les deux mâles, « le dealer » et « l'acheteur » ainsi nommés par l'auteur, s'observent. Peut-être sont-ils observés depuis les fenêtres derrière lesquelles d'autres humains vaquent

à leurs petites affaires. Eux sont venus vendre ou acheter. Robert Bouvier et Paul Camus sont sous pression. « *L'échange des mots ne sert qu'à gagner du temps avant l'échange des coups, parce que personne n'aime recevoir des coups et tout le monde aime gagner du temps* », disait Koltès. Même si les torgnoles ne sont pas vraiment physiques. Pas plus réelles que la marchandise espérée. Drogue, bijoux, alcool, sexe ? La nature exacte du trafic n'est jamais dite.

Seule certitude, ces deux individus dissemblables ne se retrouvent, quoi qu'ils en disent, pas par hasard. Ils pourraient fuir, s'ignorer, s'étreindre. Ils ne le font pas. Ou si peu. Et la demande devient plus forte que la proposition. Le dealer dit qu'il faut payer. Comme un ordre. Le client est transformé. Pas question de se laisser berner. Bouvier et Camus, en s'effleurant à peine, sont fusionnels. Attirance trouble. La nuit s'égoutte et l'attente est insoutenable. Jusqu'à la frustration finale, puisque rien n'a été consommé. À moins que tout l'ait été dans cet échange intime et foudroyant, habité par deux acteurs que l'on dirait dressés pour cette mission, dans un univers barbare. ●

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 29 juillet, Théâtre des Halles, à 17 heures, rue du Roi-René, tél. : 04 32 76 24 51.



LEBRUIT DU OFF

« DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON », LE KOLTES A FLEUR DE PEAU DE TIMAR

Posted by lefilduoff on 8 juillet 2017 - Laisser un commentaire



LEBRUTTUOFF.COM – 8 juillet 2017

« Dans la solitude des champs de coton » – Alain Timar – Théâtre des Halles, du 6 au 29 juillet, relâche les 10, 17, et 24.

Immersion dans un no man's land habité par l'obscur objet du désir : le Koltès d'Alain Timar

Lorsque le plateau du Théâtre des Halles s'éclaire subitement, c'est un choc en direct lié à un uppercut qui fait mouche d'entrée : la scénographie imaginée par le plasticien metteur en scène et directeur du théâtre ouvre grand aux plaisirs des « sens », à prendre dans toutes ses acceptions. En effet, non seulement elle offre une composition plastique à nulle autre pareille dont l'esthétique porteuse d'une inquiétante étrangeté est infiniment troublante pour les sens, mais encore elle introduit au cœur même de ce qui constitue l'enjeu de la (non)rencontre entre le dealer et le client de *Dans la solitude des champs de coton* en délivrant dans ses plis – et de manière subliminale – son sens codé.

La très belle réussite d'Alain Timar réside incontestablement dans cette intuition d'artiste qu'a été la sienne d'avoir su fait résonner dans le domaine des arts plastiques dans lequel il excelle la problématique de la pièce non moins troublante de Bernard-Marie Koltès. Dans un lieu improbable livré aux sévices infligés par le temps, entre vitres brisées et pans de murs mangés par une végétation sauvage, sur un sol jonché de feuilles mortes, deux représentants de l'humanité – un dealer et un client, ainsi nommés dans le texte par l'auteur – vont se livrer à un étrange ballet dont le but secret échappe à sa logique première.

Ce no man's land abandonné à tout va, ce lieu marginal au bord des territoires urbanisés, cet endroit désaffecté va devenir le splendide théâtre d'affects à fleur de peau. Deux êtres en rupture d'eux-mêmes, venus là pour échanger une marchandise mise au ban d'une société veillant à préserver les us et coutumes sponsorisés par ses propres intérêts, vont se trouver exposés à quelque chose qui les dépasse l'un et l'autre : l'obscur objet du désir. Cette quête non avouée d'une humanité singulière qui verrait fusionner la pluralité de leurs deux êtres dans la même entité constitue l'enjeu de ce corps à corps voué au déchirement.

Le dealer (bonnet vissé sur la tête) a compris d'emblée que sa seule présence à lui a modifié la trajectoire de ce client venu là, sous les vêtements (costume cravate) et attributs (sa serviette en cuir) de sa condition sociale inscrite dans la respectabilité, pour goûter secrètement à l'interdit. « La ligne droite sur laquelle vous marchiez quand vous m'avez aperçu est devenue courbe, non pour m'éviter, mais pour me rencontrer », annonce très lucidement le dealer à son client coincé encore dans les préjugés de sa classe d'appartenance.

S'ensuivra un jeu de chat et de la souris (chacun étant à tour de rôle l'un ou l'autre) qui verra progressivement tomber les masques d'appartenance, l'un et l'autre abandonnant symboliquement leur veste pour se retrouver le torse nu. Quant à la terre dont ils s'enduisent le visage et le haut du corps, elle annihile leurs différences sociales pour faire naître en eux deux nouvelles créatures faisant penser inmanquablement au destin partagé avec le Golem, né comme eux de la terre glaise.

Mais cette plongée aux origines de l'humanité, si elle fait « taire » dans ces êtres d'argile le vernis civilisationnel qui leur collait jusque-là à la peau les séparant dans des rôles préformatés, ne va pas cependant résoudre l'incommunicabilité attachée à la condition humaine. En effet, leur affrontement est sans espoir de rencontre. Selon la formule de Lacan, « Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas », aussi sortiront-ils dos à dos de ce corps à corps existentiel effréné, n'ayant rien pu se donner... et non par faute d'avoir tenté l'impossible rapprochement. « – Dans le vacarme de la nuit, n'auriez-vous rien dit du désir que je n'aurais pas entendu ? – Rien. ». Dialogue de sourds qui punctue l'impossible de l'obscur objet du désir.

Immergés dans ce dédale de ruines minérales où végétaux vivaces ou desséchés entrelacent leurs rhizomes avec les errements des deux protagonistes, nous nous sentons en terrain « connu ». Et si un sentiment d'inquiétante étrangeté nous gagne, s'emparant délicieusement de nos territoires intimes pour les mettre en résonance avec ce qui se joue sur le plateau, c'est à chercher tout autant du côté de la poétique envoiante de Bernard Marie Koltès, de la force de l'interprétation des deux remarquables acteurs que sont Robert Bouvier et Paul Camus, de la batterie à l'unisson de Pierre-Jules Billon, que des inventions plastiques d'Alain Timar qui commet là l'une de ses plus belles créations.

Dans la solitude des champs de coton, Le Bruit du off, 08 juillet 2017



Hauptausgabe

L'Express/Feuille d'avis de Neuchâtel
 2001 Neuchâtel
 032/ 723 53 01
 www.lexpress.ch

Medienart: Print
 Medientyp: Tages- und Wochenpresse
 Auflage: 16'783
 Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

Themen-Nr.: 833.013
 Abo-Nr.: 1083498
 Seite: 13
 Fläche: 15'612 mm²

LA CRITIQUE DE... «DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON»

Deux hommes en quête de sens, entre chien et loup

Deux hommes se croisent un soir à proximité d'une ruelle obscure et vont, par un étrange phénomène d'attraction, se renifler, se jauger et croiser le verbe pour négocier une marchandise. Depuis sa création par Patrice Chéreau il y a trente ans, la pièce de Bernard-Marie Koltès a fait le tour du monde avant d'être mise en scène par Alain Timár la semaine dernière au Passage.

Le décor reconstitue un hangar désaffecté dans un renforcement duquel se love le batteur Pierre-Jules Billon, qui ponctue le dialogue – en réalité l'alternance de longs monologues – tantôt frappant la grosse caisse pour illustrer le combat de boxe, tantôt frottant les cymbales lors d'une accalmie. De tels effets sonores renforcent la vigueur toute prosaïque du texte et marquent la dimension sauvage de la situation.

Au prétexte de l'échange marchand, il se joue dans ce duel la quête du sens assigné à l'espèce humaine. La relation imprévue qu'entretiennent les protagonistes révèle leur identité profonde;

l'un prétend marcher en ligne droite alors qu'il effectue un écart pour jeter un regard à l'autre, tapi dans l'ombre de ces lieux familiers. Leur existence semble entièrement soumise aux lois d'un commerce illicite, obscur objet de leur désir.

Dans le rôle du soi-disant vendeur, Paul Camus en pleine maîtrise de son corps incarne la petite frappe qui en sait long, écartant les bras comme un sémaphore, pour faire peur à son adversaire avant de l'amadouer. Acheteur sur la défensive, Robert Bouvier adopte des postures souvent improbables pour retourner la situation.

Au mitan de la représentation, ils se couvrent le visage de glaise, ce qui rend la perception du discours plus aiguë: en effaçant leurs traits sous un masque primitif, les duettistes se rapprochent de l'unité. «*Qui se connaît*», disait Montaigne, «*connaît aussi les autres, car chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.*» Cette version de la «Solitude» l'affirme haut et fort. **✎ DIDIER DELACROIX**

« Dans la solitude des champs de coton », Koltès aux Halles d'Avignon

15 mars 2017 / dans À la une, A voir, Avignon, Les critiques, Théâtre / par Hadrien Volle



Comme chaque année, le directeur du Théâtre des Halles, Alain Timar, crée un spectacle qui aura toute son importance dans la programmation du festival OFF d'Avignon. Cette saison, il s'attaque pour la première fois à Bernard-Marie Koltès avec « Dans la solitude des champs de coton ». Le travail produit est soigné et précis, soucieux du respect des mots et des intentions originelles de l'auteur.

Aux premiers instants, l'acheteur est éjecté sur scène, hagard. Son costume impeccable contraste avec le lieu délabré qui l'entoure. Un entrepôt, ou bien une usine désaffectée, transformée en un squat dont les murs sont vierges de graffitis. Dans un coin, deux fauteuils, au fond, une batterie et partout des feuilles mortes. Un espace duquel émane une solitude aussi profonde que celle que les deux personnages semblent éprouver avant leur rencontre. Car l'acheteur est très vite rejoint par le vendeur qui, lui, semble être à sa place, comme un ours dans sa tanière.

S'installe alors entre les deux bêtes un dialogue subtil fait de phases longues en forme de réflexion sur le désir de l'un pour l'autre. Deux hommes qui cherchent le moyen d'aller au bout d'une transaction jamais clairement décrite. Savent-ils de quoi ils se parlent tous deux ? Le jeu des acteurs le laisse supposer. Robert Bouvier et Paul Camus maîtrisent la variation imposée par leurs rôles qui, peu à peu, s'inversent. Ils sont face à nous comme deux personnes liées par l'obscurité finissant par se connaître, s'apprécier et partager les mêmes sentiments.

On entend alors les accidents de parcours, les surprises agréables de l'existence qu'on ne s'avoue pas comme telles. Alain Timar souligne la réflexion sombre sur la rencontre qu'est le texte de Koltès en respectant simplement ses mots, sans recherche d'idée ou d'audace déplacée. Ainsi, on entend tout, on voit tout et, comme le veut la pièce, surtout ce qui n'est pas dit.

Hadrien VOLLE – www.sceneweb.fr

Lundi 27 mars 2017

RETOUR

Alain Timár signe une adaptation faite de partis pris pour sa vision du texte Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès.

Alain Timár ne fait effectivement pas les choses à moitié (voir son ITW ici). En signant son adaptation du texte emblématique de Bernard-Marie Koltès, Dans la solitude des champs de coton, il ne fait pas l'économie de l'épure.

Le plateau est rempli d'un tout qui situe le spectateur dans un lieu, celui d'un hangar désaffecté, et dans un espace-temps, la nuit. Tout commence par le bruit assourdissant de la batterie, qui réveille l'humanité.

Le parti-pris de la musique

Le batteur Pierre-Jules Billon a rejoint ce dialogue le transformant ainsi en triologue. La partition musicale accompagne le phrasé mélodieux, sert de ressort aux échanges et module les intentions et tensions du dialogue à l'envi. Les variations sonores sont faites avec tact, et permettent aux interprètes (Robert Bouvier et Paul Camus) de jouer avec les multiples facettes de leur personnage et de laisser échapper les fêlures de leur âme.

Alain Timár a rêvé de cette musique et force est de lui reconnaître qu'elle convient parfaitement à l'écriture aride, qui entremêle moments poétiques et digressions. La musique devient ce personnage invisible, compagnon de route des deux hommes.

Deux hommes pour des paroles sur l'humanité

Koltès a mis, effectivement dans ce dialogue, toute l'humanité existante dans ces deux hommes. Les soliloques de début, qui mettent en situation les deux personnages, semblent, néanmoins, échapper à l'un et à l'autre des interprètes.

Petit à petit, les langues se délient et les postures se font plus légères, comme s'il fallait un moment aux comédiens pour apprivoiser la langue de Koltès, complexe et d'une richesse certaine, afin de plonger dans ses confins et de dessiner leur jeu.

Le duo devient fort lorsque les rôles se troublent et que l'un entraîne l'autre dans sa valse.

La ressemblance, entre les deux protagonistes, se dessine au fur et à mesure de l'échange. Le metteur en scène, connu pour son univers de plasticien, n'hésite pas à faire de ses deux personnages des hommes d'argile, effaçant ainsi toutes différences. C'est ici que le texte de Koltès reprend toute sa force, avec cet effet. L'individu s'efface et nous pose la question de l'asservissement et du pouvoir, frontalement.

Alain Timár fait surgir toute l'ambiguïté des relations humaines et place le public en témoin de ce moment où chacun peut se retrouver dans le regard de l'autre. Dans la solitude des champs de coton est une pièce qu'il faut laisser grandir, afin d'en goûter chaque mot, sur un air de batterie.

Lien :

<http://ouvertauxpublics.fr/vu-dans-la-solitude-des-champs-de-coton-mes-alain-timar/>

TTT Dans la solitude des champs de coton

Théâtre des Halles (AVIGNON)

de Bernard-Marie Koltès

Mise en scène de Alain Timár

Avec Robert Bouvier, Paul Camus, Pierre-Jules Billon (batterie)

"Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi je peux vous la fournir."

Bernard-Marie Koltès

Un terrain vague ou une usine désaffectée, des cailloux, des herbes qui poussent ici et là, des vitres cassées, un lieu glauque où personne ne va. C'est dans ce lieu étrange que deux hommes, l'un vendeur, l'autre acheteur, se rencontrent, se jaugent, ont des joutes verbales mais aussi des sortes de soliloques, chacun essayant autant de convaincre l'autre que de se convaincre lui-même. Même en voulant se ressembler lorsqu'ils se couvrent de boue, ils se refusent à accepter l'autre.

Tout le dialogue se noue autour d'une chose : celui qui vend et celui qui achète et qui nourrit toute une stratégie de séduction et d'intimidation entre les deux protagonistes. Le texte magnifique de Koltès contient de superbes développements sur le regard, la peur, celle de l'autre mais aussi celle de son moi profond, sur le désir, sur l'humanité.

Le décor, l'excellence des comédiens, la mise en scène, la musique (une batterie dans le fond) contribuent à créer une atmosphère lourde, dangereuse, et pourtant réelle. On est captivé de la première minute à la dernière. Incontournable.

INFOS PRATIQUES



© X,dr

Du 06/07/2017

au 29/07/2017

17h, relâches les 10, 17 et 24 juillet.

Théâtre des Halles

4, rue Noël-Biret
84000 AVIGNON

Réservations :

04 90 85 52 57



EN BREF



DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

Un homme en croise un autre. Le soir tombe. Le silence semble ici la seule position confortable ; toujours celui qui parle est en défaut. Et tous deux ont peur de l'autre. L'espace scénique resserré prend ici les deux personnages au piège de leur confrontation. Au piège de leurs deux solitudes hostilement frottées l'une à l'autre. À faux pendant un moment, les comédiens semblent se chercher eux-mêmes, chercher leur jointoiment à la langue de l'auteur. Le texte échappe, trop ample peut-être pour cette mise en scène un peu schématique au début. Puis les corps se transforment, s'enduisent de glaise, se font monstres, se font masques. Ils crient leur vérité, trouvent peu à peu leur alchimie et finissent par rencontrer, dans des moments de grâce, le lyrisme sec de Koltès, crépusculaire. **S.M.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES HALLES, 17H —

Dans la solitude des champs de coton, I / O Gazette, n°67 - 18 juillet 2017



[Retour sur tous les articles "Critiques"](#)



Retour sur les créations des metteurs en scène régionaux, Alain Timar, Agnès Régolo et Renaud-Marie Leblanc

Nos metteurs en scène aiment les textes

Alain Timar est un directeur historique. Son Théâtre des Halles à Avignon anime la ville toute l'année, et durant le Festival il est un lieu essentiel du Off. Il y présente, chaque année, ses propres mises en scènes, qu'il offre tout d'abord à sa ville. Cette année on y verra, parmi une quinzaine de propositions, *F(l)ammes* d'Ahmed Madani (voir p30) ou *Jésus de Marseille* de Christian Mazzuchini... et *Dans la Solitude des champs de coton*, qu'il a créé du 9 au 12 mars dans sa salle comble.

Monter un texte de Koltès, même le plus joué, nécessite toujours, plus de 30 ans après sa création, d'inventer le théâtre. Parce que la langue, poétique, riche de mots inusités, de mystères, d'images, exige du metteur en scène et des acteurs que chaque mot soit rendu au spectateur, pour qu'il puisse le comprendre, s'y attacher. Mais surtout parce que rien n'y est explicite, parce que les relations entre le dealer et le client tournent autour d'un objet qui demeurera non-dit.



Une tractation illégale, drogue, sexe, arme, amour ou révélation mystique, que le metteur en scène doit se garder de rendre explicite, sous peine d'affadir le sens. Il est question de domination, de désir, de trafic, de champs de coton (esclavage ?), d'ascension et de descente. Alain Timar choisit de ne pas trop connoter le dialogue : une rue vague, des vêtements qui connotent une différence sociale, et une manière d'entrer dans le texte qui restitue un certain naturel aux soliloques successifs.

Une relation se tisse entre le dealer et le client, Robert Bouvier et Paul Camus parviennent à restituer le mouvement du texte, où le client dominé prend peu à peu l'ascendant, et où les masques tombent. Pierre-Jules Billon à la batterie souligne les tensions, accompagne les glissements, rythme les respirations. Enlevant leurs vêtements, se couvrant de glaise, les deux acteurs plongent au fond de la sauvagerie d'un désir indicible, et primitif. Pour en venir aux mains, sans doute. Alors, quelle arme ? demande le client resté seul, au sol, dévasté...

Dans la solitude des champs de coton



De Bernard Marie-Koltès

Mise en scène et scénographie : Alain Timár

Dans « Prologue », l'un de ses textes, Bernard-Marie Koltès écrit en substance que « Le premier acte de l'hostilité, juste avant le coup, c'est la diplomatie, qui est le commerce du temps. ». On le sait, l'auteur avait une vision plutôt pessimiste des rapports humains. Pour lui, tout doit se terminer logiquement dans le conflit qu'il soit verbal ou au corps à corps.

« Dans la solitude des champs de coton », composé d'une seule scène, se déroule dans un lieu et un temps indéterminés, et met en scène deux protagonistes, un dealer et un client. Ce dernier, en costume impeccable erre, hagard, dans un décor post-industriel, désaffecté, aux vitres brisées, le végétal s'infiltré dans les pans de mur fissurés et les feuilles mortes recouvrent un sol abîmé. Dans ce lieu, où même le temps est indéfini, une batterie impose un tempo arhythmique et violent. Quand pénètre le dealer au pas plus assuré, et à l'approche féline, le client se raidit, comprenant son statut de proie. S'impose une première marque de domination par le corps et le mouvement, avant que le verbe ne vienne compléter l'ensemble.

Rien n'est simple chez Koltès et le rapport de forces dominant/dominé, présent dès le début n'est d'abord pour lui qu'une manière de nous dire que les deux protagonistes se valent l'un et l'autre. Le dialogue qui va suivre se présente sous la forme d'une transaction commerciale qui doit satisfaire les deux parties. Mais quelle peut bien être la nature de la marchandise que veut vendre le dealer à ce client qui semble ne rien désirer ?

L'impuissance absolue du langage se manifeste assez vite. Alors, il va falloir que les masques tombent. Et ça va d'abord passer par les vêtements, signe de marqueur social. L'un enlevant sa veste et sa chemise, l'autre son blouson, il ne reste plus ensuite que cette terre glaise dont ils s'enduisent le visage et le corps pour tenter de retrouver un équilibre que le vernis de la civilisation aurait tenté de gommer. Puis c'est le corps à corps, le conflit physique, expression ultime des rapports entre individus. Même en terrain neutre, la langue poétique, vecteur d'apaisement, d'harmonie et de compréhension, échoue sur la plage de l'incommunicabilité intrinsèque à la nature humaine.

On comprend alors le grand désespoir porté par Koltès dans toute son œuvre, celui d'une impossible fraternité entre les êtres, dans une société sclérosée par les différences et les antagonismes.

Emmenée par les excellents Robert Bouvier et Paul Camus, eux-mêmes accompagnés par la batterie de Pierre-Jules Billon, le metteur en scène Alain Timár, également plasticien et scénographe, donne au texte un écrin à sa juste valeur, à la fois par son travail avec les comédiens sur le verbe, le corps et les trajectoires (les déplacements sont millimétrés) que par le décor, immersif, évoquant une usine désaffectée. Cette nouvelle adaptation qui aurait pu souffrir de la comparaison des multiples mises en scène depuis sa création en 1987, donne toute sa force dès l'ouverture sans jamais un seul instant faire retomber la tension.

La rencontre

C'est la nuit. Des murs troués par l'épreuve du temps, ici et là ornés à leurs pieds de leurs vestiges éclatés plantent le décor d'une solitude en marge des éclairages urbains et de l'agitation humaine. Deux hommes marchent. Leurs regards se croisent, la trajectoire de celui qui allait d'un point à l'autre s'interrompt. Une rencontre se produit.



La compagnie Alain Timar invite le public Dans la solitude des champs de coton à découvrir ou redécouvrir la force tragique du texte de Bernard-Marie Koltès (1985) sur le *désir*, énergie vitale à l'origine de l'attraction ou de la répulsion entre les hommes. La mise en scène d'Alain Timar assisté par Lee Fou Messica choisit d'associer les matières, dont la pierre, le végétal, la terre aux mots lumineux de Koltès pour témoigner de cette problématique existentielle dont les racines se logent dans le corps et la sensualité d'une communication préverbale qui fait naître le petit de l'homme au monde.

Aussi, une présence sonore, celle d'une batterie, pulse les rythmes de la vie comme la musique intérieure qui scande nos pas. L'instrument est un partenaire efficace des deux comédiens. Robert Bouvier, Paul Camus et le musicien, Pierre-Jules Billon forment un magnifique trio au service d'une œuvre profonde.

Le questionnement

L'un est familier de ce lieu sombre des bas-fonds, l'autre des hauteurs urbaines de la convenance et de la réussite sociale. L'informel et le formel, le masque et la vérité se confrontent. Ils ont en commun le commerce, celui qui au-delà de l'objet tangible, crée l'amour et la haine entre les hommes.

Mais de quoi s'agit-il ? Quel est l'objet de leur commerce ? Chacun des protagonistes se demande ce que l'autre veut. Ni l'un, ni l'autre, ne répond à l'interrogation posée, le propos de chacun ouvre toujours plus le questionnement comme Socrate dans le Banquet de Platon. Koltès nous indique qu'il n'y a pas de réponse sinon celle de ne pas en donner. Du manque, de la béance incontournable tissent les rapports humains, vaste terrain en friche où se cherchent les hommes.

Passerelle avec la psychanalyse

Une oreille initiée entend l'écho entre le cheminement de Koltès et la psychanalyse. La clinique psychanalytique montre que le *désir* se mobilise par un manque inévitable. Jacques Lacan y voyait un élément fondateur des rapports humains et de l'amour. En l'occurrence, ici le marchand de Koltès ne sait pas s'il pourra donner ce que l'autre ne sait pas ce qu'il veut.

Sur scène, la trajectoire d'une telle problématique se dessine. Le désir serait sur le chemin, précisément dans la courbe qui dévie de l'axe prévu nous dit Koltès. Le public la voit, la courbe du *désir*, il l'entend. La batterie en ponctue les tonalités émotionnelles. Les déplacements subtilement chorégraphiés par Alain Timar traduisent la quête parcourue de malentendus, d'angoisses, de violence, de demandes d'amour. Ici sur les planches, dans l'errance du *désir*, la hauteur des murs épais, même partiellement fragilisés, tiennent comme des balises érigées pour contenir ou retarder les débordements.

Désir et instinct

Lorsque la nuit et les tentations illicites lèvent la censure, l'instinct reprend ses droits. Bestialité et rapport de domination peuvent surgir. Torses nus recouverts d'une boue grisâtre jusqu'au cheveu, l'un dit qu'à craindre de se faire rouer de coups par l'autre, il préfère être le premier à les donner.



Cependant, chacun devient dépendant de l'autre, attaché à se tourner autour, par l'énigme du *désir*. Revenant à Lacan, l'objet du *désir* de l'homme est le *désir* de l'Autre. Ainsi au fil de la vie, le *désir* inassouvi poursuit sa danse puisque du manque fonde et persiste dans l'affaire. Koltès, Dans la solitude des champs de coton n'est pas sans nous rappeler La dialectique du maître et de l'esclave posée par Hegel où chacun a besoin de l'autre pour être reconnu, gagner du temps comme dans la pièce plutôt que de tuer pour que chacun témoigne de l'existence mutuelle par l'en-jeu du *désir*.

Une œuvre intemporelle

La tragédie de Koltès est remarquable par ce qu'elle porte d'universel, pointant la multiplicité des rapports entre les êtres à travers différentes dyades (homme/animal, homme/femme, noir/blanc...) De l'archaïsme à l'évolution des espèces, la rencontre entre deux êtres vivants implique toujours « un commerce singulier ». A regarder ce qu'il se passe au loin ou tout près de chez nous, dans le monde ou à notre porte, l'œuvre du grand auteur traite un sujet indéfiniment actuel et intemporel pour un théâtre comme on aime le savourer.

Le public fait une expérience délicieuse avec Alain Timar et sa compagnie en s'immergeant Dans la Solitude des Champs de coton de Koltès tant l'équilibre entre l'intensité de l'écriture de Koltès, la performance des comédiens et musicien et la grandeur créative du metteur en scène, scénographe est sublime.

SUIVEZ-NOUS



J'ADHÈRE

JE DONNE



Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme depuis 1927

↑ ACTUS

QUI SOMMES NOUS ?

QUE FAISONS-NOUS ?

COMMENT AGIR ?

DÉBATS

PLUS

Rechercher

OK

PARTAGER L'ARTICLE



La LICRA au Festival d'Avignon 2017



De nouveau, et parce que la culture est une composante essentielle dans la réflexion antiraciste, la LICRA est heureuse d'être présente au Festival d'Avignon 2017.

Nous avons vu, nous avons aimé, nous l'écrivons :

***Dans la solitude des champs de coton* d'Alain Timar**

Un magnifique texte de Jean Marie Koltes interprété avec brio par 2 acteurs et un musicien, une mise en scène épurée et dense à la fois d'Alain Timar posant la problématique du commerce et de nos attentes pour entrer en lien avec l'autre.

Quand l'amour et l'émotion sont absents et que le deal prévaut dans les rapports humains, quant l'échange des mots sert à gagner du temps avant l'échange de coups

Un constat âpre sur nos solitudes, nos désirs voir nos absences de désir.

***Dans la solitude des champs de coton*, LICRA - Alain Blum et Betty Revel, 14 juillet 2017**

Dans la solitude des champs de coton : un Koltès fidèle et bien servi



Allez-y si vous aimez : - Les grands textes littéraires

- Les bons acteurs

N'y allez pas si vous n'aimez pas :

- Les longs soliloques

- Les pièces de situation plus que d'action

Avant toute chose, il y a le texte, littéraire, écrit dans une langue travaillée, un registre soutenu, où chacun des deux protagonistes s'exprime avec de longues tirades. D'un côté le client (Robert Bouvier), de l'autre dealer (Paul Camus). L'un manque de quelque chose que l'autre pourrait offrir. Dans la solitude des champs de coton explore l'espace avant la transaction, offre une analyse des rapports

commerciaux et du marché en général.

Dans cette pièce où l'imagination du spectateur est essentielle, le choix de la scénographie donne une orientation forte. Le metteur en scène et directeur du théâtre des Halles Alain Timar a imaginé une vieille cour délabrée jonchée de feuilles mortes, assez loin des noirs obscurs d'autres mises en scène. Le dealer est en blouson de cuir et bonnet, le client en costumes cravates avec des lunettes. Le rôle de chacun semble explicite. Commence alors le bal de séduction, désir, menaces feintes, devinettes, approches et reculs des deux protagonistes. Une batterie sur scène ponctue efficacement leurs échanges. Au fur et à mesure de la pièce, quand les rôles s'inversent, que les rapports de force deviennent plus flous, les acteurs couvrent leur tête et leur bras de glaise, annihilant toute différence entre eux. Si le procédé peut sembler « plaqué » initialement, il amène une dimension supplémentaire dans l'inversion des rôles. Le client quitte son costume pour révéler qui il est vraiment.

Alain Timar fait entendre le texte de Bernard-Marie Koltès de manière limpide, avec d'excellents acteurs, dont le jeu évolue au cours de la représentation. La pièce demande une attention soutenue, mais sa singularité mérite le détour.

la critique à la dent féroce

CRITIQUES

Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès par Alain Timar

Entre chien et loup



Du 06 au 29/07/2017 au Théâtre des Halles | Durée : 1h30 | Pour y aller



Un troublant jeu de séduction et de manipulation entre deux archétypes – bourgeois/client/victime contre dealer/marginal /pervers – dans un endroit désertique. Ici, la langue sublimée de ce texte des années 1980 sur la violence de classe et la violence du désir se trouve ravivée par une mise en scène sobre puis totalement barrée.

Dans un lieu vaguement abandonné, quelque part entre le squat et le parc public, sous une **lumière crépusculaire**, deux hommes se croisent, se parlent, se provoquent : un **Dealeur et son Client**, vraisemblablement. Le premier prétend avoir avec lui **quelque chose que le second désire plus que tout** – on ne saura jamais de quoi il s'agit, de drogue probablement, mais là n'est pas la question. C'est tout un **jeu de domination et de manipulation** qui va s'engager entre les deux hommes, le Client reprenant progressivement l'ascendant sur le Dealeur. Dans un premier temps, le Client apparaît comme un de ces **petits ronds-de-cuir de la Défense, timoré, accroché à son attaché-case, conscient qu'il commet une transgression** en se rendant dans un tel lieu. Avec ses vêtements de saltimbanque, le Dealeur, lui, semble incarner une **figure du diable tentateur, un Méphistophélès des bas-fonds**. Petit à petit, le Client va retourner la situation à son avantage, jusqu'à sembler s'affranchir de son désir lui-même dans un moment de colère épique. Rythmée par la batterie, leur confrontation prend des allures – littéralement – de combat de boxe.

La rencontre de ces deux hommes dans **un endroit désert – un grand entrepôt abandonné recouvert de feuilles mortes** dans la mise en scène d'Alain Timar au Théâtre des Halles – n'est pas sans évoquer la **violence du désir sexuel puissamment refoulé**. Mais aussi le **jeu de séduction** tout en sous-entendus caractéristique des lieux de dragage gay des années sida. Écrite dans les années 1980, cette célèbre pièce de Bernard-Marie Koltès évoquait pour son auteur la marchandisation de tous les rapports humains. La mise en scène souligne la **violence de classe** contenue dans une simple rencontre hasardeuse : les deux protagonistes, Client et Dealeur, finiront tous deux par **se recouvrir tour à tour le visage de ciment**, dans un même **mouvement destiné à se rendre identiques, à abolir la distance qui sépare d'habitude le bourgeois et le marginal**. Comme pour suggérer qu'entre le dealeur et le bourgeois qui travaille dans un commerce « homologué » comme il dit, la différence est finalement minime.

Avec qui y aller ? *Un.e étudiant.e en sociologie ou un lecteur des Nuits fauves de Cyril Collard.*

Dans la solitude des champs de coton, Rhinoceros - Julien Vallet, 20 juillet 2017

Off Avignon, Dans la solitude des champs de coton (Koltès) -Théâtre des Halles

19 juillet 2017



Une grande et belle « Solitude » ! Dans la solitude des champs de coton, au Théâtre des Halles, tous les jours pendant le festival Off Avignon – Mise en Scène : Alain Timar

Deux personnages qui se cherchent, s'affrontent, s'évitent.

Très schématiquement : un client et un dealer ; bien qu'on ne sache jamais ce que propose l'un et ce que recherche l'autre. Dans la solitude des champs de coton fait désormais partie des grands textes de théâtre traitant de la condition humaine. Car le contrat de dupes qui lie les deux personnages va bien au-delà d'une simple relation commerciale, emblématique des rapports humains au sein d'une société marchande marquée par les rapports de domination et de soumission.

Ce qui se joue là est l'impossibilité pour l'être humain de rencontrer l'autre dans une vraie relation d'innocence et de fraternité. Toute tentative est vouée à l'échec, l'individu est renvoyé à sa solitude cosmique. Aux deux compères de ce duo-duel – remarquables Robert Bouvier et Paul Camus – Alain Timar ajoute un troisième larron, un musicien qui joue de la batterie en fond de scène, légèrement en retrait mais bien présent. Il s'agit de l'excellent Pierre-Jules Billon qui ponctue de ses baguettes ou accompagne de ses balais les échanges des deux comédiens.

« La présence de la musique, dit Alain Timar, contribue à rendre audible le texte de Koltès. »

Un texte dont le sens est loin d'être épuisé par les multiples mises en scène qui en ont été faites. Celle d'Alain Timar, d'une grande beauté plastique, en souligne les différents niveaux de lecture et d'interprétation tout en lui gardant son envoûtant mystère.

Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès
Jusqu'au 29 juillet à 17 h – Salle Chapitre – Relâche le lundi 24 juillet.

Rue du Roi René, 84000 Avignon
Téléphone : 04 32 76 24 51

© Jean -Pierre Petit (Alain Timar) / © Thomas O'Brien



Alain Timar, l'homme-théâtre – Metteur en Scène et directeur du Théâtre des Halles

Avec son indéboulonnable chapeau vissé sur le crâne, il a des airs de violoniste tzigane ou de vagabond céleste. Alain Timar ne rejettera certainement pas cette image, lui qui se définit comme « un être cosmopolite qui aime à transgresser les barrières et abolir les frontières factices ou réelles ».

Ouvert aux autres cultures et aux expériences artistiques novatrices, cet homme de théâtre – metteur en scène, scénographe, mais aussi peintre et plasticien – n'en est pas moins ancré à Avignon depuis 1983. Dans ce théâtre des Halles qu'il a fondé, haut lieu historique avant de devenir phare culturel, puisque c'est ici, dans l'ancien couvent Sainte-Claire, créé au XIII^e siècle par les sœurs clarisses, que Pétrarque s'éprit de Laure, un jour de l'année 1327.

Et l'on se plaît à imaginer que l'esprit du poète florentin est encore présent dans ces murs qui depuis plus de trente ans ont si souvent renvoyé les échos des grands textes du théâtre contemporain. De ceux qui sont désormais des classiques : Ionesco, Adamov, Beckett, Jean Genet, Bernard-Marie Koltès entre autres, et dont Alain Timar aime à faire entendre la voix.

« Ils ont marqué l'histoire du théâtre et ont une grande résonance dans le monde d'aujourd'hui, dit-il avec conviction, il faut les faire connaître aux jeunes générations. »

Il s'y emploie avec autant de ferveur que de talent, ciselant ses mises en scène comme de véritables œuvres d'art, dans ce théâtre qui fonctionne toute l'année. « Il faut le dire, c'est important », affirme-t-il, le doigt pointé vers l'interlocuteur. Et la douceur de la voix n'empêche pas le coup de patte à ces lieux éphémères qui ouvrent à la veille du festival et tirent le rideau aussitôt après.

Alors que se joue jusqu'au 29 juillet Dans la solitude des champs de coton, ce très beau, et néanmoins difficile, texte de Koltès auquel il a imprimé sa patte et son œil d'artiste, il est déjà dans la finalisation de deux magnifiques projets. Un opéra : Le dialogue des Carmélites de Francis Poulenc, qui se jouera fin janvier à l'Opéra du Grand Avignon. Et Les carnets d'un acteur, une œuvre de théâtre adaptée de Dostoïevski et Shakespeare, qui sera présentée en mars prochain au Théâtre des Halles.

On le voit, Alain Timar n'en finit pas de courir sur les chemins de la création avec une passion inextinguible. Et même, à vélo, les jours de grand vent, il paraît que son chapeau ne bouge pas d'un pouce.

Pierre Notte dans son journal - 18 juillet 2017

Dans la solitude des champs de coton, Robert Bouvier magnifique, Paul Camus idem, Billon à la batterie pareil, Timár signe une œuvre rare, peinture scénique, objet somptueux. Danse de mort et d'échange, deux solitudes qui se brûlent et qui dansent. Je ne comprends rien à Koltès, je n'ai jamais rien compris, avec Chéreau non plus, tant pis pour moi. Le personnage de Bouvier : « il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'amour. L'homme meurt d'abord et passe sa vie à chercher sa mort. »

Dans la solitude des champs de coton – Bernard-Marie Koltès



Les mises en scène d'Alain Timar sont toujours intéressantes. Parce que c'est un homme d'esprit, un fin lecteur et un amateur d'espaces. Il nous donne ici à réentendre un grand texte, difficile, exigeant, qu'il rend cependant accessible par une rythmique venue de la présence d'un talentueux percussionniste jouant en direct, et par l'incarnation puissante de deux acteurs athlétiques et surprenants.

Robert Bouvier a le visage d'un ancien enfant qui grignoterait des noisettes. Dans son costume étriqué, il pourrait passer pour un élève de Poudlard. Mais ce qu'il va accomplir ensuite, en désaxant son centre de gravité, en s'impliquant plus avant dans la dissymétrie, en jazzant son corps, est d'une beauté troublante et insaisissable.

Paul Camus n'est pas en reste, lui qui incarne un vendeur en cuir et en boots, en gestuelle virile et sillons tracés dans l'air ; lui qui sera le premier à se couvrir d'argile. Les corps dès lors quittent le monde connu pour devenir des créatures mythologiques. Et dans cette glaise, le texte de Koltès – dont il ne faut pas oublier qu'il fut l'élève des jésuites et que dans ce cas, la question de la culpabilité est un sujet majeur – prend une résonance nouvelle.

C'est peut-être la grande vertu de cette mise en scène réussie d'Alain Timar : nous donner à entendre autrement, de façon renouvelée, avec humour même parfois, un texte que l'on a sans doute le tort de penser connaître trop bien, à force d'en avoir beaucoup entendu parler.

La solitude dans un champ de coton Bernard Marie Koltès Mise en scène Alain Timár

Alain Timár r comme d'habitude jour double.

Timár le plasticien compose ici un espace d'ombres et de lumières, des vitrages laissent se deviner des souvenirs artisanaux. Au sol des feuilles mortes y restent figées dans leur poésie putride pleine des bruits et des odeurs d'un passé proche. L'abandonné du lieu prédestine à celui des êtres qui cherchent l'ombre pour leurs échanges.

Deux hommes, deux raisons parfaitement complémentaires. L'un a-t-il à vendre, l'autre est-il un acheteur ? C'est du moins la question qui apparaît après un long temps d'escarmouches verbales. Aucun des deux ne dira ce qu'il propose ou cherche. Ce sont les mots qui se déversent qui vont déshabiller ces deux hommes de leurs prétentions apparentes dans un jeu pervers. Ils sont venus ici poussés par d'étranges pulsions. Finalement on comprendra que ce qui les amène n'est autre que le besoin qu'ils ont de s'exposer pour se découvrir. Ne deviennent-ils pas, au fur et à mesure de la pièce, l'un de l'autre, le révélateur ?

Sans comprendre les règles de ce combat, impératifs, les mots égratignent petit à petit chaque fraction de leur apparence. Strip-tease sans fin ou ils guettent la dernière particule d'être que l'autre abandonnera. Mais, on n'atteint pas sa vérité aussi facilement. Le texte de B.M. Koltès est une cataracte, une profusion de mots qui fouillent en nous et exhument toutes nos contradictions, celles que, forcément, nous taisons. Ce nécessaire déshabillage, Timár en fait une danse des corps en leur rendant leurs plasticités dans un duo sensuel et exacerbé. Apparaissent puis disparaissent nos peurs comme autant de masques que l'on abandonne qui nous permettent dans ce monde d'images de poursuivre nos chemins. Mais nous sommes ailleurs, dans cet espace vide où tout est possible. Une batterie glisse ses éclats et soutient les possibles du jeu qui affleurent. Ephémères illusions qu'une nouvelle vague de mots va faire tomber pour aussitôt permettre à d'autres de prendre place tandis que les deux personnages vont chaque fois plus loin dans cette danse cynique empruntant des biais vers une vérité que le moment impose. Alain Timár, le metteur en scène sait mener ses comédiens dans cette tension ludique les maintenant au bord du gouffre, empêchés qu'ils sont du désastre que parce qu'ils acceptent de jouer le jeu et de le mener sans retenue jusqu'au bout de ce qu'ils sont. Des humains qui ont choisi d'oser ce défi de vivre vraiment. Corps, musique et texte ne forment qu'une substance qui s'approche de nous et nous éclabousse tout au long de la pièce. Il faut saluer la performance de ces deux acteurs (Robert Bouvier et Paul Camus) qui sont aller chercher en eux la force de ce duel mené avec eux-mêmes et s'ils éclatent parfois, la batterie (Jules Billon) de ces beat cueille leurs silences et leurs éclats et les rassemble à nouveau au bord de leur naufrage. Il n'y aura aucun vainqueur, le match ayant pour enjeu le désir est impossible s'il est dévoilé.

Un spectacle intense et ciselé qui nous emporte ne nous laissant pas indemne.

Jacques Ségueilla Théâtre des Halles

Juillet 2017